

## POÉSIE

Kiki DIMOULA : *Je te salue Jamais*. Traduit du grec par Michel Volkovitch. Dimitris KRANIOTIS : *Eros étrange étranger*. Traduit par Michel Volkovitch et l'auteur (Les Cahiers grecs).

Voici les cinquième et sixième *Cahiers* d'une série bilingue, éditée par la Librairie hellénique Desmos (14, rue Vandamme, Paris). L'entreprise de ces *Cahiers* est notable et courageuse : faire connaître assez vite au public francophone la poésie contemporaine grecque, avec un choix de poètes de diverses générations et d'inspirations variées. Les deux dont nous parlons ici sont une belle illustration de ce principe : Kiki Dimoula est née en 1931, elle a beaucoup publié, elle a reçu en Grèce, où elle vit, le prix national de poésie ; Dimitris Kraniotis, né en 1950, Parisien d'adoption, est moins familier au public, mais son œuvre est déjà considérable.

«Je crie à la cendre / de me désarmer. / Je l'appelle / par son nom de code : Tout», écrit Kiki Dimoula. C'est en effet sous l'emblème de la mort et de la perte qu'elle place son lyrisme, ample sans être excessif ou mièvre. Le deuil (de l'autre, de soi-même), est partout présent dans ces poèmes. Mais paradoxalement, il accompagne et scande la vie, parfois sur un ton familier, parfois sur celui d'un humour ambigu : «Tant que tu ne vivras pas aime-moi. / Car je suis sans nouvelles de toi. / Ce serait un comble si l'absurde / ne donnait pas signe de vie». Vie d'enfance qui revient, même si elle est fragile «possession de porcelaine». Petites choses très présentes de la vie quotidienne, qui écrivent leur «bulletin de sable», captivant et dérisoire à la fois, dans l'ombre qui envahit la pièce. Ainsi, la loupe grossit la poussière sur les affaires. Ainsi revient le dimanche, «toujours invivable après six jours». Balises révélées, puis dérobées ; restent ces mots doux-amers : «On a trouvé un phare, on a perdu son sens / avec les brisants. / Ta démission est acceptée. / Dommage / Tu avais tant à perdre encore ici.» Tout autant que les ruines de Delphes, ce sont les pluies du mois de mai, les camomilles, le mégot, et le mètre-ruban qui suscitent ces pénétrantes «lueurs d'inexistence», ces énergiques prises à partie du destin.

Pour Dimitris Kraniotis, ce «dauphin ivre», il se place sous le double signe du précipice et de l'ivresse causée par le feu du ciel, pour parcourir la gamme la plus riche possible des amours, des sensations et du cosmos. Sa poésie est dense et violente. Hanté par les gouffres, les «nafragés» qui ont «franchi l'abîme des racines humides», car «qui oublie la joie / périra par les eaux», il est aussi celui qui parle de foudre et d'incendies. Il mêle ces éléments dans la lumière des larmes, tout comme dans «L'éclat du visage» du naufragé, qui cette fois «peigne d'argent les galets». Oppositions et combinaisons des contraires, amours des extrêmes mis en tension, il rejoint ainsi une tradition de la pensée grecque antique. Captivé par la vie au présent, il est aussi un fervent de la mythologie qui n'est jamais chez lui un savoir extérieur, mais une façon d'élargir notre vie aux dimensions du «Destin vagabond». Ainsi dans «Mythologie après le massacre et l'anatomie» : «Massacres sans fin de la Grèce éternelle / vous métamorphosez la terre en lumière / Daphné en arbre et en myrrhe / Aura en centaure / et Kissos en serpent.» Pourquoi, dès lors, l'éclair ne continuerait-il pas aujourd'hui à restituer «son âme volée» à ce «guerrier errant» qui l'invoque près d'une source ? L'exil, dont Kraniotis parle en connaissance de cause, n'est plus alors infortune, mais agrandit la pensée, et tient serré «le talisman secret du monde».

Marie-Claire BANCQUART